

«Les dessous domestiques»

Le partage des tâches?

Big deal!



par Louise Vandelac

« J'dois pas avoir le tour! », « Il a été trop gâté par sa mère, j'ai tout essayé, il n'y a rien à faire! ». Combien sommes-nous à penser que les trois P (poubelles, pelouse, pelletage) de notre mari, chum, frère... ne suffisent plus?

Connaissez-vous que plus de Québécoises sont ménagères aujourd'hui qu'au début du siècle? En effet, nous sommes proportionnellement davantage à vivre avec conjoint et enfants, avec ce que cela comporte de travail domestique. Bien sûr, il y a eu certains changements.

En 1984, ces activités sont moins harassantes et moins visibles mais, malgré tous les progrès technologiques, elles exigent autant d'heures de travail.

Quant aux femmes qui fournissent aussi un travail salarié, la «libération par le travail» signifie pour elles un double travail pour un quart de salaire, puisque leur travail domestique est toujours non payé et que l'autre l'est... à moitié de celui des hommes! Cette discrimination salariale persistante oblige d'ailleurs la majorité des femmes à compter encore, pour leur entretien matériel, sur le salaire d'un conjoint à qui elles fournissent en échange, «naturellement», leur travail domestique.

Ce travail domestique non payé des femmes, ou «reproduction domestique», est loin de disparaître. N'est-il pas le fondement économique des sociétés industrielles, et pour elles une ressource plus vitale encore que le pétrole? Calculée chichement à un tiers du produit national brut (PNB), sa valeur

représenterait 500 milliards \$ en un an aux États-Unis, comparé aux 183 milliards \$ octroyés à la Défense américaine en 1982! Rappelons-le: les femmes, à la grandeur de la terre, fournissent les deux-tiers des heures de travail mais elles ne retirent que 10% des revenus et ne jouissent que de 1% de la propriété mondiale!

C'est dans ce contexte que fleurit ces temps-ci le fameux discours du «partage des tâches domestiques» entre hommes et femmes de bonne volonté. Mais qu'y a-t-il derrière le «new deal» qu'on nous propose? Ne sert-il pas à camoufler l'élargissement des écarts de revenu entre hommes et femmes ainsi que la féminisation galopante de la pauvreté?

Autant de questions chocs développées dans *Les Dessous domestiques du travail et de l'amour*, un essai capital à paraître fin janvier aux Éditions St-Martin. S'appuyant sur une recherche de trois ans et de 900 pages menée au Conseil du statut de la femme (CSF) par Diane Bélisle, Anne Gauthier et Yolande Pinard, et coordonnée par Louise Vandelac, ce recueil de textes à la fois documentés et accessibles sera l'étude la plus complète de la «reproduction domestique» et de son articulation au travail salarié.

Par Louise Vandelac, voici un extrait de l'un de ces textes, intitulé *Le «new deal» des rapports hommes-femmes? Big deal!*

Les trois P

«Le partage des tâches est une solution si simple et si évidente qu'on se demande, nous dit candidement Lysiane Gagnon, comment quelqu'un peut s'y opposer à moins de n'avoir quelque privilège à défendre».²

Le propos est un peu naïf quand on sait qu'en Amérique du Nord et en Europe, les hommes ne consacrent aux activités domestiques que de 10 à 35% du temps qu'y passent leurs conjointes. Et la situation n'évolue guère, même si les hommes américains ont augmenté leur «temps» de six minutes par jour entre 1965 et 1975, passant ainsi de 9 à 9,7 heures par semaine.³ De plus, leurs contributions sont périphériques, complémentaires et/ou inexpérimentées et demandent alors d'être supervisées. Plutôt qu'un partage égalitaire, elles ne sont donc qu'un apport supplémentaire et ponctuel, généralement limité à certaines activités fortement caractérisées dont les 3 P: Poubelles, Pelouse et Pelletage!

Cela n'empêche pas certains «nouveaux hommes» d'avoir du travail domestique une vision ou réductrice, sinon méprisante, ou au contraire idyllique. Ainsi d'heureux célibataires estiment que le travail domestique n'est rien du tout et de jeunes pères «cool» y voient un véritable plaisir! Quelques-uns confondent même partage des tâches et lutte féministe et, s'estimant dédouanés parce qu'ils assument leur propre entretien, croient ingénument avoir réglé la question des sexes d'un seul coup de balai!

Ce qu'on a appelé la «libération des femmes» en cachait peut-être une autre, celle des hommes peu à peu «libérés» du modèle de pourvoyeur à vie. Depuis 1950, les nouveaux modèles d'hommes, des «beat» aux «beatnicks», des émules de Playboy aux «hips», «hippies» et jusqu'aux adeptes de la croissance personnelle, n'ont-ils pas tous eu en commun, rappelle Barbara Ehrenreich,⁴ de remettre en question l'ancien rôle du père et mari partageant sa vie et son salaire avec les siens?

De plus en plus d'hommes refusent les engagements formels et à long terme avec une femme, hésitent devant les charges de la paternité et allongent leur célibat, quitte à multiplier les relations sexuelles et/ou amoureuses selon le principe qu'il vaut mieux «payer» pour une soirée que pour une vie. En fait, comme les écarts de revenus hommes-femmes et toute l'organisation sociale font en sorte que la majorité des hommes paient de leur salaire pour avoir une femme à la maison alors que la plupart des femmes s'attendent encore à en vivre... certains d'entre eux semblent maintenant vouloir négocier les choses à la baisse.

Un salaire friable

Sous le fameux débat du partage des tâches se cache donc une remise en ques-

tion fondamentale de ce qui a été au siècle dernier, selon Ehrenreich, un véritable pacte entre les sexes et les classes, à savoir: le salaire familial. Sur ce salaire «familial», celui de l'homme en fait, on a construit l'opposition-complémentarité des modèles de pourvoyeur et de ménagère qui justifie la division entre travail salarié et domestique, l'inégale répartition des tâches domestiques au sein du couple, ainsi que la discrimination salariale des femmes.

Ce salaire dit «familial», en plus d'assurer aux employeurs une main-d'œuvre stable et renouvelée à bon marché, conférait aux travailleurs une autorité évidente sur leur famille. Mais depuis quelques années, les employeurs essaient de comprimer au maximum les coûts de la main-d'œuvre, si bien qu'en 1976, aux États-Unis, 40% seulement des salaires permettaient de maintenir une famille.⁵

Avec cet effritement du salaire «familial», on se retrouve dans la situation suivante. D'un côté, de plus en plus d'hommes refusent d'être les seuls pourvoyeurs du couple ou de la famille, ou ne le peuvent pas vu leur faible salaire. De l'autre, plus de la moitié des Canadiennes sont sans emploi rémunéré et plus du tiers des autres gagnaient en 1979 moins de 5 000 \$ par an, alors que le seuil de pauvreté était de 5 286 \$ pour une personne.⁶ Pour toutes ces femmes, dans la mesure où il n'y a pas de véritable égalité sexuelle en emploi ni de prise en charge collective de l'entretien des enfants, cela aboutit à une situation économique tout à fait désastreuse.

Moins de «papa Kramer»

Cela est particulièrement grave pour les mères célibataires, séparées ou divorcées. Or, on sait qu'actuellement au Québec, 75% des mères chefs de famille de moins de 30 ans vivent ou plutôt subsistent grâce à l'aide sociale et que c'est le cas de 50% des mères chefs de famille de plus de 30 ans!

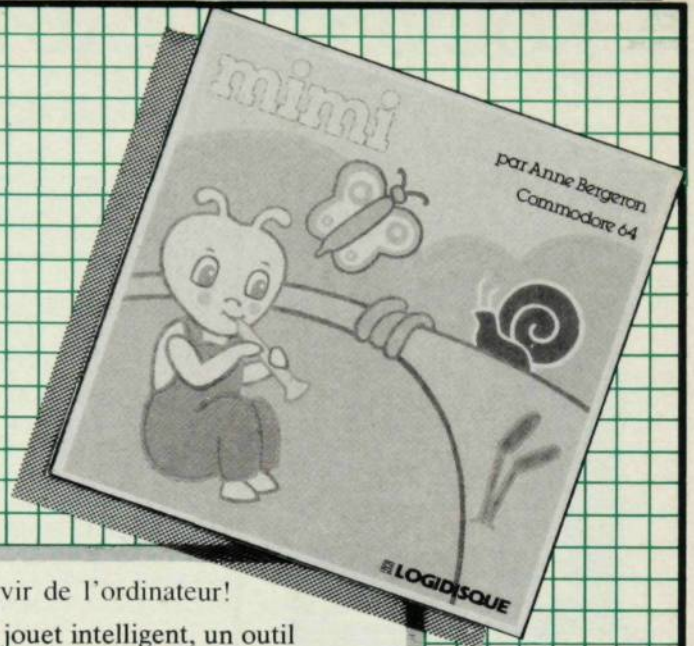
Quarante pour cent des mariages, au Canada, se concluent par un divorce et dans 85% des cas, ce sont les mères qui assument la garde des enfants, si bien que, selon l'expression d'Ehrenreich, la plupart des hommes se retrouvent alors célibataires et les femmes... mères célibataires! Et la tendance semble s'accroître. En effet, aux États-Unis, le nombre de «papa Kramer» élevant seuls leurs enfants a décliné au cours des années 1970, alors que le nombre d'hommes vivant seuls a augmenté deux fois plus vite que celui des femmes vivant seules, passant de 3,5 millions au début des années 1970, à 6,8 millions à la fin de la décennie.⁷

Or, la plupart des mères seules pour élever leurs enfants sont soit sans emploi, soit payées moitié moins que les hommes. Quant aux pensions alimentaires, si elles

LOGIDISQUE

**Des milliards
d'histoires!**

mimi



Même un enfant de deux ans peut se servir de l'ordinateur!

LA VIE EN ROSE présente **MIMI**, un jouet intelligent, un outil d'apprentissage hors du commun produit par la maison Logidisque.

MIMI est un programme interactif à l'aide duquel l'enfant crée des contes passionnants, tout en se familiarisant avec les lettres de l'alphabet.

À l'aide de **MIMI**, l'enfant peut:

IMAGINER et **CRÉER** les aventures fascinantes de Mimi la fourmi et ses amis, les lucioles, les escargots et les papillons;

VOIR des scènes animées et différentes pour chaque lettre du clavier;

ENTENDRE de courtes pièces musicales issues des répertoires enfantin, folklorique, populaire ou classique;

APPRENDRE à reconnaître, de "l'Averse" au "Zzzz" d'un moustique virevoltant, les lettres de l'alphabet.

Et **MIMI** a une très bonne mémoire! L'enfant ou l'adulte peuvent enregistrer des histoires comprenant jusqu'à 120 scènes et les faire exécuter automatiquement.

MIMI, c'est des milliards d'histoires au bout des doigts!

*L'auteure, Anne Bergeron, enseigne dans le domaine des applications pédagogiques de l'ordinateur à l'Université du Québec à Montréal. Elle prépare déjà une suite à **MIMI**.*

MIMI est disponible sur **COMMODORE 64** et demande un lecteur de disques.

*Nouveau
Bas prix!
34.95\$*

COUPON RÉPONSE

Veuillez me faire parvenir exemplaires
de **MIMI** à **34,95\$** l'exemplaire.
(+ taxe de vente provinciale: 9%)

Total: \$

MASTERCARD:

No de compte:

Date d'expiration:

VISA:

No de compte:

Date d'expiration:

Nom:

Adresse:

Tél.: Code postal:

Signature:

Veuillez faire parvenir votre chèque ou mandat postal
à l'ordre de:

LA VIE EN ROSE
3963, rue St-Denis
Montréal, QC H2W 2M4

Commandes téléphoniques acceptées:
(514) 843-7226 ou (514) 843-8366

réussissent à les toucher, elles n'y trouvent que la moitié de la somme nécessaire pour faire vivre un enfant, sans tenir compte des frais de garde ou de l'inflation.⁸ Pourtant, au Canada, ces pensions ne correspondent qu'à environ 20% des revenus nets des ex-conjoints. Est-il alors étonnant de constater que 85% de toutes les familles monoparentales canadiennes ont à leur tête une femme et que 43% d'entre elles, en 1981, vivaient dans la pauvreté?⁹

Aux États-Unis, en 1980, sur trois adultes vivant sous le seuil de la pauvreté, deux étaient des femmes et plus de la moitié des familles définies comme pauvres étaient monoparentales «féminines».¹⁰ D'après le National Advisory Council on Economic Opportunity, la situation se détériore à un point tel que «toutes proportions gardées, si le nombre de femmes pauvres et chefs de famille continue à augmenter au même rythme qu'entre 1967 et 1978, la population des pauvres sera entièrement composée des femmes et de leurs enfants avant l'an 2000».¹¹

Une fumisterie

L'idée du partage des tâches bouleverse la vieille entente implicite des couples traditionnels, du type «je-entretiens-tu-m'entretiens», où le salaire «familial» permettait d'entretenir la ménagère qui entretenait son mari... En effet, la théorie du partage exprime une volonté de redéfinir des rapports où les ressources financières, les activités sociales, ménagères, parentales, seraient réparties plus équitablement entre les sexes.

Or, pratiquement, les déséquilibres semblent plus criants que jamais ! On remet en cause l'ancien modèle (argent-versus-travail domestique) ... mais les hommes ne s'impliquent guère plus dans les tâches domestiques. Les femmes, elles, sont obligées de travailler davantage à l'extérieur pour des demi-salaires, tout en gardant la quasi-exclusivité du travail domestique. Ce genre de partage n'est-il pas une fumisterie ? On laisse croire que les hommes font plus de tâches domestiques alors que ce sont les femmes qui ont de plus en plus de responsabilités économiques.

Par ailleurs, en centrant tout le débat sur les seules tâches ménagères, on a minimisé, voire caricaturé, l'exploitation du travail des femmes et on a réduit toute la question de la reproduction domestique (qui comprend entre autres l'entretien ménager, l'éducation des enfants, l'amour, les services sexuels, l'administration budgétaire, etc.) à une simple affaire de vaiselle.

Double discours

Plus pernicieusement encore, le mythe du partage a semé d'incroyables illusions sur la réconciliation facile des sexes, alors que dans la réalité l'écart se creuse entre hommes et femmes, en termes d'heures de travail, de charges familiales, d'avoirs, de revenus, de sécurité financière... et conduit à une véritable féminisation de la pauvreté.

À bien y penser, ce discours sur le partage est aussi inflationniste et schizophrène que les parodies de discours amoureux sirotées à longueur de journée à la radio et à

la télé. Comment ne pas se méfier à la fin de ce double discours où on nous «aime» individuellement autant qu'on nous exploite collectivement ?

À moins que le mot *amour*, ce concept fourre-tout, ait aussi ses masculins et ses féminins. Mais c'est une autre histoire... Pour l'instant, commençons par appeler un chat un chat. Cessons de croire à un partage qui en est l'envers et cessons de prétendre qu'ils nous aident quand c'est nous qui les entretenons. **FIN**

Louise Vandelac, depuis longtemps impliquée dans le mouvement féministe, est professeure de sociologie à l'UQAM.

1/ Selon les mots de Lucy Mair, au discours d'ouverture de la décennie des femmes de l'ONU, à Copenhague, en août 1980.

2/ *Vivre avec les hommes, un nouveau partage*. Lysiane Gagnon, Éd. Québec-Amérique, Montréal, 1983.

3/ Yannick Villedieu, in *Québec Science*, fév. 1982, pp. 28-33.

4/ *The Hearts of Men, American Dreams and the Flight from Commitment*, Barbara Ehrenreich, Anchors Books and Double Day, New York, 1984.

5/ Ibid.

6/ L'État mari, l'État papa, essai sur les politiques sociales, Anne Gauthier, in *Les Dessous domestiques du travail et de l'amour*, à paraître.

7/ Ehrenreich, op. cit.

8/ *Pour le meilleur et pour le pire*, étude des rapports financiers entre époux, Louise Dulude, CCCSF, Ottawa, 1984.

9/ Ibid.

10/ 11/ Ehrenreich, op. cit.

lège de faire vivre une femme.

Pour que ce ressentiment masculin devienne plus que de la mauvaise humeur, trois choses ont dû se passer. D'abord, il fallait que ce soit non seulement physiquement possible mais raisonnablement confortable pour les hommes de vivre seuls. Ensuite, ils devaient se trouver une aussi louable raison de dépenser leur argent que le fait d'entretenir une famille. Finalement, les accusations d'immaturité, d'irresponsabilité et d'homosexualité latente ne devaient plus peser sur les hommes non conformistes.

Or, au cours des 20 dernières années, toutes ces conditions à la liberté masculine se sont réalisées. On inventa les aliments congelés et le «perma-press» ; on s'aperçut, avec le concept *Playboy*, qu'il y avait mieux à acheter avec son argent que des tondeuses à gazon et des chaises de jardin. (...) De plus, la médecine, alertée par le nombre croissant de crises cardiaques chez les hommes, se mit à parler d'eux comme du «sexe faible», sous-entendant que leur vulnérabilité serait due au fardeau de gagner leur croûte – et celle de leur famille (...) Et sur le front idéologique,

le mouvement des femmes popularisa le concept des «rôles», visant un monde où les deux sexes seraient sur un pied d'égalité et où les femmes gagneraient un salaire tout autant que les hommes.

Mais les «hommes nouveaux», est-ce bien ce que nous voulons ? Voilà la question que les féministes se posent (...) Jusqu'à maintenant, nous nous sommes contentées de demander aux hommes de ressembler davantage aux femmes ; d'être moins agressifs, plus en contact avec leurs émotions et celles des autres. Ce message que nous croyions révolutionnaire s'est perdu dans la mode «androgyné» d'une culture de consommation. C'est le marché surtout qui incite les hommes à la douceur, au narcissisme et à la réceptivité, et les nouveaux hommes en sont le résultat.

Il ne suffit donc plus aujourd'hui de demander aux hommes de ressembler aux femmes ; nous devrions plutôt demander qu'ils deviennent davantage ce que et les hommes et les femmes pourraient être...

Barbara Ehrenreich, extraits de *Hearts of Men : American Dreams and the Flight From Commitment*, in *New York Times Magazine*, 20 mai 1984.

Neuro-chirurgien habitant Washington, Jeffrey A. Greenberg a 32 ans, travaille de 80 à 100 heures par semaine, fait du conditionnement physique trois fois par semaine et autrement se dévoue «à l'étude et à l'acquisition des oeuvres d'art» et à la cuisine, sa nouvelle passion (...) Quoiqu'il ait des femmes dans sa vie, il précise qu'il n'a pas encore été «capable de s'engager».

Il y a 30 ou même 20 ans, un homme comme Jeffrey Greenberg aurait fait partie d'une minorité remarquée de célibataires «d'âge mûr», faisant probablement l'envie de ses amis mariés et, en même temps, passant pour quelque peu «efféminé» (...) Qu'est-ce qui explique ce changement chez les hommes ?

Je ne crois pas qu'on puisse l'expliquer par le seul biais du féminisme [car] beaucoup de ce qui semble aujourd'hui «nouveau» a précédé de plusieurs décennies le renouveau récent du féminisme. La résistance des hommes au mariage, par exemple, est une vieille thématique de la culture américaine (...) D'un point de vue mâle passablement cynique, le mariage était l'entente selon laquelle un homme abandonnait sa liberté pour le douteux privi-